

# LA DERNIÈRE PAOLI

*Atelier Fusianima*



# LA DERNIÈRE PAOLI

*Par Atelier Fusianima*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Maquis pour Seul Autel	4
Chapitre 2 : Jurisprudence du Sang	7
Chapitre 3 : Les Cercles de la Nuit	11
Chapitre 4 : La Faiblesse du Sang	15
Chapitre 5 : Le Miroir de Nina	18
Chapitre 6 : L'Omerta du Pain	22
Chapitre 7 : L'Euthanasie du Droit	25
Chapitre 8 : La Trahison en Héritage	28
Chapitre 9 : Le Silence de Léo	32
Chapitre 10 : L'Hiver des Paoli	36
Chapitre 11 : Le Sacrifice de l'Agneau	40
Chapitre 12 : La Solitude de l'Échafaud	43
Chapitre 13 : Le Baiser de la Fin	46
Chapitre 14 : L'Ombre de la Justice	52
Chapitre 15 : Un Goût de Cendre	56

# Chapitre 1

## Le Maquis pour Seul Autel

Bastia s'éteignait sous un crépuscule de velours poussiéreux, étouffant les derniers éclats du soleil derrière les arêtes vives du Cap Corse. Dans le bureau du patriarche, l'air stagnait entre les murs de pierre de taille qui avaient vu naître et mourir trois générations de Paoli sans jamais trahir leurs secrets. Élise fit glisser ses doigts sur le cuir craquelé du fauteuil directorial, celui où son père s'asseyait pour décider du destin des hommes, et l'odeur l'agressa aussitôt : un mélange âcre de tabac brun, de cire d'abeille et ce parfum métallique, presque imperceptible, que laisse le passage régulier des armes à feu bien huilées. Elle ne s'assit pas encore ; le poids de cet héritage lui pressait les vertèbres avec une férocité qu'aucune plaidoirie aux Assises n'avait jamais égalée dans sa carrière parisienne.

La porte grinça, une plainte timide qui précéda l'entrée de Julien, son frère, dont les pas incertains résonnaient sur le parquet ciré comme les battements d'un cœur en panique. Il tenait un verre de schiava dont le liquide sombre tremblait au rythme de ses mains, révélant une fragilité que les chevalières en or à ses poignets tentaient vainement de masquer par un luxe d'apparat.

— On attend les familles du Sud dans une heure, Élise, murmura-t-il, la voix éraillée par les nuits blanches et cette honte sourde qui semblait suinter de sa peau. Ils ne viennent pas pour les condoléances, ils viennent compter les dents du loup mort et vérifier si la lignée a encore de quoi mordre ou s'il ne reste que des aboiements.

Élise se tourna lentement, ses yeux d'obsidienne fixant le vide derrière l'épaule de son frère, là où l'ombre du père semblait encore monter la garde contre l'incompétence. Elle s'approcha de la table de travail massive et, d'un geste sec, fit basculer le grand

livre de comptes exhumé du coffre-fort, révélant des colonnes de chiffres gribouillés à l'encre violette qui hurlaient la banqueroute.

— Le loup est mort, Julien, et le louveteau a dévoré le bétail avant même de savoir chasser, répondit-elle d'une voix dont la froideur chirurgicale coupa court à toute excuse. J'ai passé l'après-midi à disséquer ces pages, et ce que j'y lis n'est pas un héritage, mais un acte de décès collectif signé de ta propre main.

Julien voulut répliquer, mais le regard d'Élise le cloua au sol alors qu'elle feuilletait les registres avec la précision d'un légiste examinant une plaie béante.

— Six cent mille euros envolés dans les cercles de jeux, reprit-elle en s'avançant jusqu'à ce que son frère recule contre le chambranle de la porte. Tu as gagé les entrepôts de Lupino auprès des Lucciani pour éponger des dettes de touriste, et si à Paris on appelle cela une faillite, ici, dans cette maison où le sang coule plus vite que l'eau, on appelle ça une trahison passible du tarif en vigueur.

Le verre de Julien lui échappa, s'écrasant sur le sol dans un fracas de cristal brisé tandis que le vin se répandait comme une blessure ouverte sur le bois sombre du plancher. Élise ne sourcilla pas, son visage restant un masque d'ivoire imperturbable, et elle sortit son téléphone pour annuler définitivement son vol vers la capitale. Elle ne retournerait pas à l'avenue Montaigne, elle ne porterait plus la soie noire des tribunaux, car sa véritable arène exigeait désormais de la terre et du fer plutôt que des codes de procédure.

— Ramasse ce verre, ordonna-t-elle, sa voix descendant d'une octave pour se charger d'une menace qui fit frissonner les rideaux de lin. À partir de cet instant, tu ne toucheras plus à un seul centime du clan sans mon aval, et si je vois encore tes mains trembler devant un créancier, je m'assurerai personnellement qu'elles ne puissent plus jamais tenir un stylo ou une carte.

Léo apparut dans l'embrasure, silhouette massive et silencieuse, son regard croisant celui d'Élise avec une intensité qui scellait un nouveau serment d'allégeance sans qu'un mot ne soit nécessaire. Il vit l'avocate s'effacer pour laisser place à l'héritière, celle qui n'utilisait plus la loi mais le silence et la frappe précise pour imposer sa volonté. Sans quitter son frère des yeux, Élise s'assit enfin dans le fauteuil du patriarche, ouvrit le tiroir de droite et en sortit le Beretta de son père qu'elle posa sur le livre de comptes avec une révérence glaciale.

— Dis aux Lucciani que le cabinet Paoli est fermé pour inventaire, lança-t-elle à Léo alors que Julien restait pétrifié devant l'arme. Et précise-leur bien que chez nous, les dettes de sang ne se remboursent jamais avec du papier, mais avec de la terre.

Léo inclina la tête, un mouvement si imperceptible qu'il semblait appartenir aux ombres mouvantes de la pièce, avant de s'effacer dans le couloir sans un bruit. Julien ouvrit la bouche pour bégayer un dernier recours d'avocat raté, mais le claquement sec d'Élise refermant le tiroir brisa net son élan. Elle se leva, le frôla de si près qu'il sentit le froid émaner de sa robe, et se posta devant la fenêtre donnant sur les lumières vacillantes du vieux port où le vent apportait l'arôme sauvage de la bruyère mouillée.

— À Paris, on t'aurait saisi tes meubles, murmura-t-elle sans se retourner vers lui. Ici, les Lucciani veulent ta peau pour en faire des tambours, mais ils vont découvrir que la lionne a les dents bien plus longues que le vieux lion qu'ils pensaient avoir enterré.

# Chapitre 2

## Jurisprudence du Sang

Les portes de chêne du palais de justice de Bastia se refermèrent sur un claquement sec. Une ponctuation finale sur l'absurdité de l'audience. À l'intérieur, Élise avait opéré avec une précision de légiste, enfonçant le stylet d'un vice de forme entre deux vertèbres du réquisitoire. Le lieutenant « Le Grec » était ressorti libre. Non par innocence, mais parce qu'une virgule manquait à un procès-verbal de perquisition. Élise sentait encore l'odeur de cire vieille et de papier jauni des archives, une pestilence légale qui lui collait à la peau.

Dehors, le soleil de plomb écrasait la place Saint-Nicolas. Élise ne ressentait aucune chaleur, seulement la morsure froide du mépris pour ce Code pénal qu'elle venait de trahir. Une Mercedes noire, aux vitres si sombres qu'elles semblaient aspirer la lumière, l'attendait le long du trottoir. Le moteur tournait dans un râle régulier. La portière s'ouvrit sans un bruit, révélant un habitacle saturé de tabac brun et le profil immobile de Léo.

Elle s'installa sur le cuir frais. Ses talons claquèrent une dernière fois sur le bitume avant que le silence de la berline ne l'enveloppe comme un linceul.

La voiture quitta les quais pour s'enfoncer vers les contreforts du maquis. Les routes devinrent des lacets étroits, bordés de ronces et de secrets. Léo ne la regardait pas. Ses mains massives restaient posées sur ses genoux, ses yeux fixés sur le ruban d'asphalte qui défilait à une vitesse alarmante. Pendant dix minutes, le seul son fut le crissement des pneus dans les courbes et le souffle de la climatisation luttant contre la lourdeur de l'air.

Élise attendait un signe, une enveloppe, peut-être une félicitation. Le lieutenant restait une statue de pierre sculptée dans l'ombre. Ce silence était une épreuve, une pesée de son âme : chaque seconde passée sans qu'elle n'ouvre la bouche renforçait sa légitimité aux yeux de cet homme pour qui le langage était une faiblesse. Elle comprit que la parole était ici une monnaie que l'on n'utilisait que pour acheter la mort ou la loyauté. En libérant Le Grec, elle n'avait pas seulement sauvé un soldat ; elle avait paraphé un pacte.

Léo tourna enfin la tête. Son regard d'acier se planta dans le sien avec la lourdeur d'un verdict.

— Le Grec est une brute, mais c'est notre brute, lâcha-t-il. Sa voix était un grondement sourd qui faisait vibrer le plancher. Tu as utilisé leurs règles pour leur cracher au visage. La Famille ne l'oubliera pas. Même si la loi finit toujours par se venger.

Il sortit un briquet Zippo. Le métal claqua. Une fois, deux fois. La lueur rouge de la cigarette éclaira brièvement les cicatrices qui striaient son cou. Sans prévenir, il lui broya le poignet. Sa poigne était un étau. Il approcha la flamme à quelques millimètres de la dentelle fine de sa manche de soie.

— La loi est une suggestion pour les gens de ton espèce, avocate.

Élise ne broncha pas, malgré la chaleur qui commençait à lui brûler la peau.

— Mais ici, dans la montagne, le sang est la seule jurisprudence sans vice de forme. Si tu trahis, il n'y aura pas de juge pour t'écouter plaider.

Il relâcha sa prise. La voiture s'arrêta brusquement devant une bergerie isolée, une bâtisse de pierre grise semblant pousser directement du sol. Un homme sortit de l'ombre, un fusil à pompe cassé sur l'épaule. Il fit un signe de tête bref. Élise lissa sa

jupe, ajusta son sac contenant son dictionnaire de droit et descendit pour affronter l'obscurité.

Le froid des hauteurs la saisit immédiatement, une morsure sèche traversant sa blouse. Le sol de terre battue malmenait ses talons. À l'intérieur de la bergerie, l'air puait le suint, le tabac de contrebande et la graisse minérale des canons. Une ampoule nue, suspendue à une poutre de châtaignier, oscillait mollement, jetant des ombres difformes sur les murs de pierre sèche.

Léo s'arrêta net. Élise se figea pour ne pas le heurter.

— Le Grec est dans l'arrière-salle, dit-il d'un ton monocorde. Il se croit en vacances parce que tu as baratiné un juge.

Il poussa une porte de bois massif. Le verrou de fer était déjà tiré. Élise pénétra dans la pièce exigüe. L'homme qu'elle avait sauvé était assis sur une caisse de munitions, une bouteille de vin à la main. Il riait d'un rire gras qui s'étrangla net à la vue de l'avocate. Léo entra derrière elle. D'un geste fluide, il arracha la bouteille et la fracassa sur le bord de la table. Le verre brisé et le liquide pourpre se répandirent comme une flaque de sang frais.

Le silence revint, brisé par le halètement du Grec qui comprenait enfin que sa survie n'était qu'un sursis.

— Tu penses que ton intelligence t'autorise à nous regarder de haut, Élise. Mais ici, seule compte la profondeur du trou qu'on creuse pour ceux qui nous déçoivent.

Léo s'approcha. Elle sentit la chaleur de son souffle et l'odeur du tabac brun. Il sortit un couteau à cran d'arrêt. Le \*clic\* de la lame résonna contre les murs. Il en posa la pointe sur le dictionnaire de droit qu'elle serrait contre sa poitrine. Le cuir de la reliure gémit sous la pression. L'homme de main attendait un tremblement, une

excuse. Rien ne vint.

Élise soutint son regard. Ses yeux noirs ne reflétaient que l'ampoule nue, faisant de son visage un masque de porcelaine. Elle ne recula pas d'un millimètre alors que l'acier s'enfonçait lentement dans la couverture, traversant les pages de jurisprudence. Léo cherchait à poignarder la loi elle-même à travers elle.

Brusquement, il rétracta sa lame dans un geste de mépris mêlé de respect sauvage.

— Le Vieux t'attend à la Villa demain, à l'aube, lâcha-t-il en envoyant un coup de pied dans les côtes du Grec. On va voir si tu es capable de signer un arrêt de mort sans que ta main de petite fille ne tremble.

Élise tourna les talons. Ses pas ne résonnaient plus sur la terre ; elle semblait flotter au-dessus de la violence des lieux. Elle quitta la bergerie sans un regard pour l'homme au sol. Dehors, la montagne corse s'étendait, immense et noire, un cimetière à ciel ouvert.

Elle monta dans la Mercedes et ferma la portière avec une douceur effrayante. Lentement, elle commença à arracher la page de son dictionnaire que la lame de Léo avait souillée. Le papier se déchira avec un bruit de soie. Elle le laissa s'envoler par la fenêtre, petit carré blanc disparaissant dans l'ombre du maquis.

# Chapitre 3

## Les Cercles de la Nuit

Le « Cercle des Lys » n'était pas un casino, c'était un abattoir capitonné. Sous les lustres dont les pampilles cliquetaient dans la buée des Havanes, les hommes de la République défaisaient leur cravate. Chaque jeton jeté sur le tapis vert n'était pas de l'argent, c'était une créance sur leur dignité, une parcelle d'État laissée à la discrétion de la maison. L'air empestait le velours humide et la sueur froide.

Élise Paoli fendit la foule, sa robe de soie noire absorbant la lumière rousse des appliques comme un trou noir. Derrière elle, Léo avançait avec une souplesse mécanique. Ses mains restaient croisées dans son dos, mais ses phalanges blanches trahissaient une disponibilité immédiate.

— Le ministre est au baccara, murmura Léo. Il a brûlé trois appartements dans le Marais depuis le dîner.

Élise s'arrêta. Jean-Pierre Delavigne, Ministre de l'Intérieur par intérim, avait le visage zébré de couperose. Devant lui, les jetons s'étaient évaporés. Ses doigts tremblaient contre son verre de scotch.

— Posez ce verre, Jean-Pierre, dit Élise. L'alcool masque les cartes, il n'efface pas les dettes.

Delavigne leva des yeux vitreux. Il vit l'avocate corse qu'il croyait pouvoir ignorer, mais il ne reconnut pas la femme qui le surplombait. Pour le clan, elle était déjà la \*Regina\*.

— Qui vous permet... ? éructa-t-il, la voix étranglée par une fierté en ruine.

Élise eut un battement de cils pour Léo. En un geste fluide, le lieutenant écarta le croupier et ramassa les reconnaissances de dettes. Des carrés de papier bristol qui pesaient désormais plus lourd qu'un arrêt de la Cour d'assises.

— Personne ne me permet rien. Je prends, répondit-elle. Sa voix avait le tranchant d'un rasoir de barbier.

Un garde du corps du ministre amorça un mouvement vers sa veste. Léo fut plus prompt. Il saisit le poignet de l'homme et le projeta contre le rebord en laiton de la table. Un craquement sec d'os brisé figea la salle. Le garde s'effondra, étouffant un gémissement dans la moquette épaisse, tandis que Léo reprenait sa posture, le visage impénétrable.

Élise se pencha. Delavigne reçut une bouffée de son parfum — un mélange de myrte sauvage et de métal froid.

— Vos dettes sont mortes, Jean-Pierre. Le Cercle oublie tout. À partir de cet instant, vous n'appartenez plus à l'État, ni à votre femme. Vous appartenez aux Paoli.

Elle fit glisser une petite clé de coffre sur le tapis.

— On ne demande pas l'aumône à ma famille. On lui offre sa loyauté. Demain, vous signerez l'extension de nos activités portuaires à Bastia. Si vous hésitez, je rappellerai à la presse que votre addiction est le seul budget que vous maîtrisez vraiment.

Le ministre fixa la clé. La terreur avait remplacé l'ivresse. Il comprit que sa liberté venait d'être remplacée par une laisse de soie.

— Nous sommes des gens d'honneur, Jean-Pierre, conclut-elle en se redressant. Et

l'honneur, c'est de savoir qui vous a laissé la vie.

Elle tourna les talons. Léo emboîta le pas, laissant derrière eux une assistance pétrifiée. Ils traversèrent le vestibule, une nef de boiseries sombres où l'odeur du tabac froid se mêlait aux lys fanés.

Près des bureaux privés, un colosse de la sécurité tenta de barrer la route.

— La direction n'a pas fini de...

Léo ne le laissa pas finir. Sa main droite jaillit, saisit l'index de l'homme et le ramena vers l'arrière dans un angle contre-nature. Le bruit fut net, comme une branche morte. Le colosse s'affaissa. Léo lui colla le canon de son arme sous le menton pour le maintenir debout, sur la pointe des pieds.

— On ne coupe pas la parole à une Paoli, murmura Léo. On écoute le silence qu'elle impose.

Élise entra dans le bureau directorial sans ralentir. Elle s'installa dans le fauteuil de cuir avec la certitude d'un monarque. Son frère, Julien, émergea d'un coin d'ombre. Son élégance parisienne s'effritait ; il tenait son cognac comme une bouée de sauvetage.

— C'est fait, Élise. Mais tu réalises ? Tu viens de déclarer la guerre au Quai d'Orsay.

Élise effleura le registre ouvert sur le bureau.

— La guerre est un état permanent, Julien. Ce que tu appelles la paix n'est que le temps que mettent tes ennemis à graisser leurs armes. Delavigne n'est pas un ennemi, c'est une rente. Et ce Cercle est notre confessionnal.

Elle se leva et s'approcha de lui pour ajuster sa cravate. Le geste était maternel, mais ses yeux restaient fixes, mortels. Julien déglutit, sentant l'odeur du maquis émaner de

la soie de sa sœur.

— Ne tremble pas. Le sang des Paoli ne coule pas pour nourrir la peur. Il coule pour sceller des pactes.

Elle se tourna vers Léo, posté à la porte.

— Nettoie le vestibule, Léo. Je ne veux pas que le Ministre trébuche sur de la viande mal rangée en sortant. Nous avons un cargo à Bastia mardi. Je veux que ses ordres soient aussi limpides que l'eau des calanques.

Elle sortit, sa robe balayant le tapis. Paris n'était plus une capitale, c'était un nouveau maquis. Plus pavé, plus bruyant, mais tout aussi sanglant. La loi n'était plus un texte ; c'était son nom.

# Chapitre 4

## La Faiblesse du Sang

La poussière de Bastia formait une croûte sur les vitres, filtrant une lumière rousse qui creusait les traits. Élise ne regardait pas son lieutenant. Elle fixait la silhouette massive de Léo projetée sur les boiseries. Sur la table en noyer, les reconnaissances de dettes et les clichés volés devant un tripot de l'avenue de Wagram imposaient un silence que les rumeurs de la ville ne traversaient plus.

— Julien a signé son arrêt de mort en vendant ce qui ne lui appartient pas, dit Élise.

Sa voix était sèche, un froissement de papier de verre. Elle se tenait droite, les mains jointes dans le dos, retrouvant la rigidité des prétoires. Ici, pas de plaidoirie, seulement une sentence. Léo restait immobile, les bras ballants, les phalanges blanches. Les Rossi n'avaient pas racheté une ardoise de jeu ; ils s'étaient payé une brèche dans le clan Paoli. Et la faille s'appelait Julien.

— Santini a géré le transfert des dossiers, annonça Léo. C'est lui qui a fait le pont. Sa commission ne suffira pas à payer son cercueil.

Un rictus figea les traits d'Élise.

— Mon frère a craqué l'allumette, mais Santini a fourni le soufre. On ne soigne pas une plaie infectée, Léo. On tranche jusqu'à l'os.

Elle désigna la place en contrebas. Près d'une Alfa Romeo, Santini fumait une cigarette, le dos appuyé contre la portière. Il ignorait que chaque bouffée marquait la fin de son sursis. Pour les Paoli, la trahison n'était pas un manquement moral, c'était

une erreur de structure. Un pilier fêlé qu'il fallait abattre avant que le toit ne s'effondre.

— Fais-le. Maintenant.

Léo quitta la pièce. Le claquement de ses semelles sur le parquet fut le seul glas. Élise resta à la fenêtre, comptant les pulsations dans sa tempe.

En bas, le lieutenant s'approcha du véhicule. Santini esquissa un salut, un sourire servile qui s'effaça quand la main de Léo se verrouilla sur sa nuque. La précision du geste était mécanique : un canon court pressé contre le flanc, deux détonations sourdes étouffées par l'épaisseur du cuir, et l'intermédiaire s'écroula.

Élise observa la scène, les yeux secs. Léo remonta dans la voiture sans un regard pour le corps qui s'affaissait sur le pavé brûlant. Une tache sombre s'élargissait sur le goudron. Élise ne pleura pas. Elle sentit simplement la bascule s'opérer : pour sauver le nom, elle allait devoir liquider le sang.

Léo revint quelques minutes plus tard. Il déposa les clés de l'Alfa sur le bureau. L'odeur de cordite imprégnait la laine de son manteau. Élise ne se retourna pas, les yeux rivés sur l'épave humaine en bas.

La porte de l'antichambre s'ouvrit. Julien entra en titubant, le visage luisant de sueur, la respiration courte. Il s'arrêta net, froissant nerveusement son pantalon de lin, incapable de soutenir le regard de sa sœur. Le silence pesait sur ses épaules comme une dalle de calcaire.

— Approche, ordonna-t-elle.

Elle le saisit par les cheveux, les doigts enfoncés dans le cuir chevelu, et écrasa son visage contre la vitre froide.

— Regarde-le. C'est toi qui as pressé la détente en acceptant leur argent. Chaque seconde où il saigne est un répit que je t'accorde.

Julien laissa échapper un gémissement animal. Élise ne cilla pas. Elle saisit le coupe-papier en argent posé sur le plumier et, d'un geste sec, lui entailla la paume. Elle pressa la main sanglante de son frère sur le dossier des dettes étalé sur la table. Le papier but le rouge poisseux.

— Le sang est la seule monnaie que les Rossi comprennent. J'ai payé ton premier acompte. Si tu tressailles encore une fois, ce n'est plus ta main que je viderai, mais ton héritage.

Elle le repoussa. Julien s'effondra au sol. Élise essuya la lame sur sa propre manche. Léo, dans l'ombre, inclina la tête. Il ne voyait plus une sœur qui protégeait son cadet, mais l'autorité finale du clan. Par la fenêtre entrouverte, l'odeur de l'immortelle sauvage monta de la vallée, âcre et persistante, le parfum de la survie.

# Chapitre 5

## Le Miroir de Nina

L'air empestait l'huile de coude, le tabac froid et cette odeur ferreuse qui s'attache à l'acier après le feu. L'ombre d'Élise s'étira sur le parquet ciré, dévorant la flaque de lumière rousse tombée de la fenêtre. Nina ne leva pas les yeux. À neuf ans, la petite maniait un écouvillon avec une régularité de métronome.

Sur le chêne massif, le Glock 17 de Léo reposait en pièces détachées. Le polymère noir tranchait sur le chiffon blanc.

— L'extracteur est encrassé, murmura l'enfant. Si la douille coince, l'oncle meurt. Et papa pleurera encore.

Un frisson hérissa la nuque de l'avocate. Elle s'avança, le froissement de sa soie sonnait comme une insulte dans ce silence technique. Nina graissait la glissière. Ses gestes, brefs et secs, trahissaient des heures de répétition dans l'obscurité.

Léo se tenait dans le recoin de la bibliothèque, statue de granit aux yeux fixes.

— Elle a le don, lâcha-t-il d'une voix qui semblait broyer du gravier. Elle veut comprendre comment le mécanisme donne la vie ou la retire.

L'avocate posa une main sur l'épaule de sa nièce. Sous le coton fin, elle sentit la tension d'un ressort. Elle revit son propre passé : non pas les armes, mais les dossiers de son père, les failles juridiques qu'on apprend à presser jusqu'à faire étouffer la vérité.

— Va jouer dehors, ordonna-t-elle. Sa voix claqua comme une lame.

— J'ai presque fini la rampe d'alimentation, tata.

— Dehors. Maintenant.

L'enfant ne protesta pas. Chez les Paoli, l'obéissance était un réflexe de survie. Elle reposa la culasse, s'essuya les mains et quitta la pièce sans un bruit. L'odeur de solvant resta, brûlante.

Une fois la porte close, l'avocate fit face au colosse.

— Tu en fais une exécutante, Léo. Tu lui voles son enfance pour fabriquer un outil. Regarde-moi, ou je te fais enterrer sous le maquis avant l'aube.

Léo s'avança dans la lumière. La cicatrice de sa joue sembla se raviver.

— On ne choisit pas d'être un Paoli. On choisit d'être celui qui tient la crosse ou celui qui reçoit la balle. Elle a déjà choisi.

Il désigna le pistolet. Nina ne l'avait pas seulement nettoyé ; elle l'avait remonté et approvisionné. Un chargeur plein était engagé, une cartouche de 9mm déjà chamberée.

L'avocate s'approcha de la table, le cœur battant contre ses côtes. Sa nièce n'apprenait pas à s'occuper des vivants ; elle préparait les instruments qui les rendraient éternels. La sentence n'était pas dans les registres du tribunal, mais dans cette précision chirurgicale.

— Mon frère sait ? demanda-t-elle en effleurant le métal froid.

— Julien ? Il boit pour oublier qu'il a engendré une louve. Il ne voit rien.

Elle se saisit de l'arme. L'équilibre était parfait. Elle fit pivoter le Glock vers la fenêtre, visant les crêtes déchiquetées qui surveillaient la villa.

— Alors c'est à moi de finir le travail. Si elle doit vivre par le fer, qu'elle soit celle qui le forge.

Le poids du pistolet devint une extension de son bras. Sa froideur lui calma les nerfs.

— Appelle-la, ordonna-t-elle.

Léo siffla deux notes brèves. L'enfant réapparut instantanément sur le seuil, émergeant de l'ombre du couloir.

— On ne pointe jamais un outil sans intention, murmura l'avocate en lui tendant l'arme, crosse en avant. Tiens-le. Sens le froid. C'est le seul compagnon qui ne se vendra jamais.

Nina saisit la poignée. Ses doigts tachés de graisse noire se refermèrent sur le quadrillage avec une force surprenante.

— Ton père te rêve en robe de satin blanc, continua l'adulte en redressant les épaules de la petite. Mais le blanc se tache trop vite. Le noir, lui, garde les secrets.

Elle saisit le poignet de l'enfant et l'entraîna vers la terrasse. L'air poivré du maquis les gifla. Au loin, près des vignes, une silhouette solitaire déambulait. Un ouvrier. Un guetteur.

— Tu vois cet homme ? Un jour, il sera là au mauvais moment. À cet instant, tes larmes ne seront que de l'eau perdue. Il n'y aura que toi, ton souffle, et la détente.

Elle plaça ses mains sur celles de la petite, guidant le canon vers un chêne-liège torturé.

— Tire. Tue l'enfant que ton père veut protéger.

Le coup déchira le calme de la montagne. Le recul fit tressaillir le corps frêle, mais Nina resta ancrée. Ses yeux ne cillèrent pas sous la fumée âcre. Léo, en retrait, croisa les bras, un respect sombre sur le visage.

— Elle a le sang froid, grogna-t-il. Trop froid.

L'avocate lâcha prise. Une marque rouge barrait le poignet de sa nièce. La transmission était scellée.

— Nettoie-le à nouveau, conclut-elle en se dirigeant vers le buffet. Le sang n'est rien sans la discipline. Et ne dis rien à ton père. Il a besoin de croire que le monde est encore un endroit où l'on joue aux poupées.

Elle se servit un verre de marc, la main stable. Derrière elle, le cliquetis métallique du démontage reprit, régulier, obsédant, comme le tic-tac d'une horloge réglée sur l'heure des funérailles. La condamnation était signée : Nina ne serait pas une victime. Elle serait le bourreau de sa propre lignée.

# Chapitre 6

## L'Omerta du Pain

La nappe en lin blanc, repassée avec une rigueur ecclésiastique, supportait le poids d'un héritage muet. À Bastia, le vent d'est charriait le sel et la vieille pierre, mais dans cette salle à manger aux murs cyclopéens, seuls l'ail du gigot et le tanin du Patrimonio osaient s'imposer. Élise Paoli trônait en bout de table. Ses doigts d'ancienne avocate reposaient de chaque côté de son assiette, aussi immobiles que des statuettes de marbre. Elle ne regardait pas son couvert ; elle fixait Toussaint, ce cousin au troisième degré dont la sueur perlant aux tempes trahissait une agitation que le silence rendait obscène.

« Le pain, Toussaint. »

La voix d'Élise était un fil de soie tendu au-dessus d'un précipice.

« On ne le pose jamais à l'envers sur la table de mon père. C'est attirer le malheur sur ceux qui le partagent. »

Toussaint sursauta. Ses phalanges maladroites retournèrent la miche avec une hâte grotesque. À l'autre extrémité, le cliquetis d'une fourchette contre la porcelaine, manipulée par Léo, marquait la cadence d'un métronome invisible. Julien, à la droite de sa sœur, fixait son verre. Ses tremblements étaient à peine dissimulés sous le rebord du chêne massif. Le silence n'était pas un vide, c'était une matière dense qui pesait sur les poumons, transformant la déglutition en épreuve physique. On entendait le bois craquer sous la chaleur des bougies et le souffle court du condamné.

« La loyauté est une chose curieuse », reprit Élise en découpant une tranche de viande

avec une précision chirurgicale. Pas une goutte de jus ne s'échappa. « C'est comme ce vin : il faut des années pour le bonifier, mais une seule goutte de vinaigre corrompt le fût. »

Toussaint tenta de répondre. Sa gorge, asséchée par une terreur primale, ne libéra qu'un sifflement pathétique. Il s'efforçait de maintenir le contact visuel, sa dernière ancre de survie. Il n'y eut pas d'avertissement. Juste le glissement fluide de la chaise d'Élise sur les tomettes froides. Elle se leva, projetant une ombre immense, et s'approcha avec la lenteur d'une prédatrice qui n'a plus besoin de courir.

D'un geste presque maternel, elle posa sa paume gauche sur l'épaule du traître. Le corps de l'homme se figea instantanément. De l'autre côté, elle saisit la fourche d'argent, celle-là même qui venait de piquer l'agneau, et la plongea sans hésitation dans le dos de la main de Toussaint. Le métal traversa la chair, s'ancrant profondément dans le bois avec un bruit sourd, une percussion organique qui trancha net toute velléité de dialogue.

Il ne cria pas. Léo avait déjà plaqué une poigne de cuir et de tabac sur sa bouche, étouffant le hurlement. Le sang commença à imbiber le lin, s'étendant en une corolle sombre et parfaite. Élise se pencha à l'oreille de son cousin.

« Le prix d'un secret n'est jamais assez élevé pour couvrir le coût d'une tombe, Toussaint. Tu as cru que l'or de Paris pèserait plus lourd que le granit de nos montagnes. Mais le granit ne s'achète pas, il vous écrase. »

Elle tourna lentement le couvert, un quart de tour précis, savourant le craquement du métatarse qui cédait sous la pression de l'orfèvrerie. Toussaint eut un sursaut convulsif, une danse macabre de l'épaule, mais l'étau de Léo maintenait son visage contre le bois huilé. Seuls des gémissements secs venaient troubler l'harmonie du service de porcelaine.

Julien, livide, fixait la tache rouge qui dévorait le blanc immaculé avec la faim d'une bête sauvage. Il voulut supplier, mais le regard d'Élise se posa sur lui, lourd de cet héritage qu'il portait comme un fardeau trop vaste. Elle ne cilla pas. Sa pâleur de marbre contrastait avec le rouge vif maculant désormais ses phalanges.

« Mange, Julien », ordonna-t-elle. Sa voix était celle d'une mère veillant au repos des siens. « La viande va refroidir. Ce serait un manque de respect envers ceux qui ont travaillé pour nous l'offrir. »

Léo relâcha sa pression, non pour libérer le traître, mais pour saisir un couteau à steak. D'un geste fluide, il trancha la gorge de Toussaint. Le bruit fut celui d'une étoffe que l'on déchire, un soupir humide suivi du martèlement rythmé du sang sur les tomettes. Le corps s'affaissa, retenu seulement par la fourchette fichée dans la table.

Élise reprit sa place avec une grâce glaciale, lissant les plis de sa robe noire. Elle ramassa son morceau de pain, le rompit avec une solennité religieuse, et en porta une miette à ses lèvres.

« Le pain est le corps du Christ, Julien », dit-elle en mâchant lentement, tandis que Léo traînait la dépouille vers l'arrière-cuisine, laissant une traînée sombre sur le sol séculaire. « Et dans cette maison, le corps du Christ ne tolère aucune moisissure. Demain, nous irons à la messe de six heures. On dira une prière pour son âme. Pour son nom, il est déjà trop tard. »

Elle leva son verre de Patrimonio. La robe pourpre s'accordait à la scène. Elle attendit que son frère, tremblant, porte enfin sa fourchette à sa bouche. La violence s'était retirée, laissant place à une paix lourde, celle des cimetières sous le soleil de midi. Seul le bruit du métal contre l'assiette osait encore briser le silence de l'omerta.

# Chapitre 7

## L'Euthanasie du Droit

Le tissu noir sature d'essence. La soie et la laine s'alourdissent, collent aux doigts d'Élise. Elle tient sa robe d'avocate au-dessus du bûcher, ce costume de théâtre qu'elle portait à Bastia pour blanchir des brutes. Sous ses bottes, le maquis corse étouffe le bruit de la terre sèche. Léo, immobile, n'est qu'une masse d'ombre contre les chênes verts. Elle lâche le vêtement. La soie s'écrase sur le bois. Une allumette, un craquement, et le brasier dévore le Code pénal imaginaire qu'elle portait sur le dos.

— On ne plaide plus, murmure-t-elle. On tranche.

Les flammes lèchent les feuilles basses. Julien, son frère, recule. Ses mains tremblent, les articulations blanchies. Il fixe les lambeaux de tissu qui s'envolent, de la cendre noire qui retombe sur sa veste propre.

— Dès demain, l'organigramme change, ordonne Élise. La chaleur lui mord les joues. On arrête le racket de quartier. Les miettes, ça fait trop de bruit pour rien. On prend les carrières, le béton, les flux de pétrole. On devient l'infrastructure.

Elle s'approche de Léo. L'odeur de fumée imprègne ses cheveux. Elle sort un carnet de cuir noir, un inventaire de noms qu'elle raye avec un stylo à bille, le métal griffant le papier.

— Je veux une terreur muette, Léo. Un homme qui crie, c'est un problème de voisinage. Un homme qui s'évapore, c'est une leçon. Julien gère la logistique à Bastia. S'il oublie un gramme ou s'il tache le trottoir, traite-le comme un étranger.

Julien étouffe un hoquet. La sentence tombe, lourde comme une pierre dans un puits. Élise ramasse une poignée de terre, la laisse filer sur les restes calcinés de sa vie de bureau. Elle se dirige vers la Mercedes noire garée en lisière du bois.

Santini est là, agenouillé dans la boue froide, les mains liées par du fil de fer qui lui entame les poignets. Il respire par saccades, un sifflement rauque. Élise ne cherche plus la faille juridique. Elle attrape son menton, l'oblige à lever les yeux vers le canon du fusil de Léo.

— Le Code pénal brûle très bien, Santini. Mais le silence, lui, se coule dans le béton.

Elle s'écarte. Un craquement sec de bois mort : la crosse de Léo percute la nuque. Le corps s'affaisse, une masse inerte destinée aux racines. Élise rouvre son carnet, raye le nom de Santini. Le trait est droit, précis.

— Élise, c'était le cousin des Rossi, balbutie Julien, le dos collé à la portière. Les anciens ne vont pas...

Elle le saisit par le revers du col. Elle serre jusqu'à entendre les coutures craquer.

— La famille n'est plus un refuge, Julien. C'est un rendement. Si ton sang est trop fluide pour cette terre, Léo t'aidera à le verser avant que tu ne contamines le clan.

Elle le repousse. Julien manque de s'étaler dans la poussière. Elle monte à l'arrière de la voiture. Le cuir des sièges grince.

— Demain, on rachète les carrières du Nord, dit-elle à Léo. S'ils discutent le prix, ne brûle pas les camions. Tue le comptable. Envoie sa main droite à sa femme avec une offre diminuée de moitié. On n'est plus des bandits, Léo. On est la seule autorité fiscale de cette île.

La Mercedes s'ébranle, broyant les pierres du chemin. Derrière eux, les cendres de la robe s'éteignent. Dans l'obscurité de l'habitacle, Élise observe les montagnes. Elle n'y voit plus un paysage, mais un inventaire de ressources à saisir. Elle ferme les yeux. Le silence qui règne dans la voiture lui convient parfaitement : c'est le seul langage qu'elle autorisera désormais.

# Chapitre 8

## La Trahison en Héritage

Le givre matinal s'agrippait aux racines de bruyère comme une sueur glacée sur le front d'un condamné, tandis que le soleil peinait à franchir les crêtes dentelées du Monte Cinto. L'oncle marchait en tête, le pas encore assuré malgré ses soixante-dix hivers, balançant son fusil de chasse avec une aisance qui rappelait à Élise les dimanches d'enfance où il rapportait des grives dans sa veste de velours râpé. L'air saturé d'humidité et l'âpreté du maquis brûlaient ses poumons, mais elle ne ralentissait pas, calant la sangle de son calibre sur l'épaule avec une précision de métronome, observant cette nuque de vieux taureau marquée par les rides où la loyauté aurait dû être gravée dans le cuir de la peau.

« Le vent tourne à l'est, petite », lança le vieux sans se retourner, sa voix rocailleuse brisant le silence cristallin des cimes, « les sangliers seront dans le vallon, près de l'Altiani, là où le sol reste meuble même sous les morsures de décembre. »

Élise s'arrêta un instant pour ajuster son gant de cuir noir, fixant le dos de cet homme qui avait porté le cercueil de son père et qui, la veille encore, vendait les codes d'accès des entrepôts de transit à la concurrence marseillaise. Chaque pas vers les sommets les éloignait de la loi humaine pour les rapprocher de celle des Paoli, un tribunal de pierre et d'épines où les avocats ne plaident jamais deux fois. Elle se demanda s'il sentait l'acier de son regard dans ses lombaires, s'il percevait que le respect qu'elle lui témoignait n'était plus qu'un linceul de politesse.

« La terre ne ment jamais, Ziu », répondit-elle d'un ton monocorde, ses yeux balayant les fourrés d'arbousiers avec une vigilance qui n'avait rien de cynégétique, « elle finit toujours par absorber ce qu'on essaie de lui cacher, qu'il s'agisse d'une graine ou d'un

secret trop lourd pour un seul homme. »

Le vieil homme marqua un temps d'arrêt, ses épaules se tendant imperceptiblement sous sa chemise de flanelle épaisse, avant de reprendre sa marche vers le ravin. Le craquement des feuilles sèches sous leurs bottes résonnait comme une série de coups de feu étouffés, une percussion brutale qui rythmait leur ascension vers le vide. Élise sentit le poids du pistolet automatique dissimulé sous sa veste, une masse froide qui contrastait avec la chaleur montante de l'effort physique, sachant que Léo attendait plus bas, près de la métairie en ruine, pour s'assurer que l'héritage soit lavé de cette souillure sans qu'un seul mot ne soit prononcé à Bastia.

Soudain, l'homme s'immobilisa et épaula son arme avec une vélocité surprenante, le canon pointé vers un buisson de lentisques qui s'agitait violemment à une trentaine de mètres. Le vacarme du premier coup de feu déchira l'atmosphère, une détonation sourde qui fit s'envoler une nuée de corbeaux dans un cri de désolation tandis qu'une bête rousse s'écroulait dans la poussière, secouée de derniers spasmes.

« Propre », commenta Élise en s'approchant, le visage totalement dépourvu d'émotion, alors que son oncle sortait un couteau à lame fixe pour achever l'animal. « Tu n'as pas perdu la main pour frapper ce qui ne s'y attend pas, Ziu. »

Il se tourna vers elle, le couteau ensanglanté, un sourire incertain mourant sur ses lèvres fines alors qu'il lisait enfin, dans les prunelles de sa nièce, l'arrêt de mort qu'il avait lui-même signé. L'espace entre eux n'était plus une question de mètres, mais de siècles de trahisons accumulées, une faille sismique que seule une offrande de sang pourrait refermer. Il ouvrit la bouche pour invoquer la famille ou le sang partagé, mais Élise ne lui laissa pas le confort du mensonge et fit un pas de côté, dégageant sa ligne de mire.

« Finis ton travail », ordonna-t-elle, sa voix tombant comme un couperet sur le bois mort, « on ne laisse pas une blessure s'infecter quand on sait que la bête ne s'en

remettra pas. »

L'oncle baissa les yeux sur le sang poisseux qui recouvrait sa lame, puis sur la carcasse fumante dont la vapeur s'élevait dans l'air cinglant comme une âme indécise. Il y avait dans sa respiration un sifflement, celui d'un homme qui réalise soudain que l'air qu'il expire est le dernier qu'on lui accordera gracieusement, et il ne chercha pas à pointer son fusil vers elle, connaissant trop bien la précision de l'école Paoli.

« Le sang ne s'efface pas, Élise », murmura-t-il, sa voix s'effritant comme de la vieille pierre, « j'ai porté ton père sur mes épaules quand les Génois voulaient sa tête et j'ai bâti les fondations de ce que tu diriges aujourd'hui. »

Il fit un pas vers elle, le couteau pointé vers le sol, un geste de soumission qui empestait pourtant la manipulation alors que le vent tournait, apportant l'odeur âcre du genévrier brûlé. Élise ne recula pas, son regard d'acier rivé sur l'homme qui l'avait bercée autrefois, cherchant dans les rides de ce visage familier une trace de remords qui pourrait atténuer la sentence. Elle n'y trouva que la lassitude d'un loup trop vieux pour chasser, mais encore assez fourbe pour empoisonner le puits de la meute.

« Tu as bâti les fondations, mais tu as oublié d'y inclure la loyauté », répondit-elle d'un ton sans réplique, « les Marseillais ne t'auraient donné qu'un pourboire et une tombe anonyme ; moi, je t'offre la montagne et le respect d'un départ propre. »

Le condamné s'agenouilla près de la bête abattue, ses mains calleuses tremblant légèrement alors qu'il commençait à entailler la chair encore chaude pour vider l'animal. Le bruit du cuir tranché et le glissement des viscères sur le granit créaient une mélodie macabre, un office funèbre célébré dans le silence des sommets tandis qu'Élise sortait son arme, un mouvement fluide, presque gracieux, le canon noir captant l'éclat terne du soleil d'hiver.

« Regarde les crêtes, oncle », dit-elle doucement, presque avec tendresse, « c'est là

que les nôtres reposent. »

Il leva les yeux vers l'horizon découpé, là où le ciel et la pierre se rejoignaient dans un gris implacable, sans qu'aucune supplication ne franchisse ses lèvres. Le coup de feu partit, sec, définitif, étouffant le cri d'un rapace au loin, et le corps du vieil homme bascula en avant sur la proie qu'il venait d'éventrer, mêlant son sang de traître à celui de l'innocence sauvage.

Élise resta immobile, le bras tendu, tandis que l'écho du tir rebondissait contre les parois rocheuses, emportant avec lui les derniers vestiges de son enfance. Elle ne rangea son arme que lorsqu'elle vit la silhouette de Léo se détacher des ombres, portant déjà la pelle et la chaux, puis se détourna sans un regard pour le cadavre, marchant d'un pas ferme vers le sentier, laissant le maquis reprendre ses droits sur ce secret enfoui sous la terre corse.

# Chapitre 9

## Le Silence de Léo

La terrasse de la villa Paoli surplombait le vieux port de Bastia. Ce soir-là, la mer s'étalait en nappe d'encre, indifférente aux tourments des hommes. L'air saturé de tabac brun et de l'effluve lourd des fleurs de maquis qui se referment pesait sur les épaules. Élise restait dans l'ombre, silhouette rigide dont la raideur insultait la souplesse du cuir de son fauteuil. Elle ne consultait plus ses dossiers d'avocate. Devant elle, sur la table en fer forgé, un Smith & Wesson 686 capturait les derniers éclats de lune sur son acier brossé.

Léo se tenait à trois pas, immobile, les mains jointes, pénitent muet dans une chapelle de montagne. Il observait la nuque d'Élise, cette ligne droite qui ne fléchissait plus. Il chercha l'instant exact où la gamine aux billes de la poussière de Sartène s'était effacée devant cette reine de glace.

— Elle parle trop, Léo, lâcha Élise sans se retourner.

Sa voix était un fil de soie tendu au-dessus d'un gouffre.

— Nina ? C'est une enfant, Élise. Elle a peur. Elle cherche une chaleur qu'on a éteinte autour d'elle.

Élise fit pivoter le barillet. Le clic métallique déchira la nuit, écho sec et définitif contre les murs de pierre sèche. Elle se leva, fit face à son lieutenant. Ses yeux, autrefois habités par la ferveur de la loi, n'étaient plus que des fentes sombres abritant une intelligence prédatrice.

— La peur est une maladie contagieuse, reprit-elle en s'approchant.

Elle s'arrêta si près qu'il perçut son parfum de tubéreuse, cette odeur de funérailles élégantes.

— Si elle tremble, le clan tremble. Et si le clan tremble, nous tombons dans la fosse. Surveille-la. Ne sois pas son ange gardien, Léo. Sois le loup.

L'amertume piqua la gorge de Léo, goût de sang et de trahison persistant depuis que Julien perdait pied. Il connaissait les codes, il les portait gravés dans sa chair, mais traquer une innocente franchissait une ligne qu'il n'avait pas encore osé tracer.

— Tu me demandes de la chasser ? C'est ton sang par alliance, la seule encore pure dans ce bordel.

La main d'Élise s'abattit sur le visage de Léo. Elle ne frappa pas ; elle saisit la mâchoire avec une force brutale, enfonçant ses doigts dans la peau pour l'obliger à soutenir son regard de jais.

— La pureté est un luxe pour les morts, murmura-t-elle, son souffle court battant contre ses lèvres. Colle-la. Chaque pas, chaque contact, chaque mot murmuré dans son sommeil, je le veux. Et si elle s'approche d'un flic ou d'un avocat... tu feras ton office. Ne me force pas à te rappeler pourquoi tu respirez encore, mon frère de lait.

Elle le relâcha brusquement. Léo recula, la respiration sifflante. Élise récupéra son arme, la glissa dans la ceinture de son pantalon de lin avec une désinvolture glaçante. Un cri d'oiseau de nuit déchira l'air. Au loin, une portière claqua, scellant le destin de la petite Nina. Léo comprit que le silence exigé n'était plus celui du respect, mais celui du complice observant la hache tomber.

— J'y vais, finit-il par dire, la voix sourde.

— Bien. Et Léo... ne me déçois pas. La famille pardonne les erreurs, elle enterre les doutes.

Il tourna les talons, ses pas muets sur les dalles. Sa loyauté pesait désormais le poids d'un linceul. Derrière lui, Élise Paoli reprit sa contemplation de la mer, seule juge d'un royaume qu'elle brûlait pour mieux le posséder.

Léo dévala les marches de pierre vive. L'ombre des oliviers centenaires dévorait la lueur de la lune rousse. L'arôme de ciste écrasé et de terre brûlée lui emplit les poumons, promesse de sang qu'il honorerait par nécessité. Il atteignit la berline noire, prédateur de métal tapi dans l'obscurité. Il s'engouffra dans l'habitacle saturé de tabac froid.

La route de Bonifacio serpentait au-dessus des falaises, ruban de goudron usé plongeant vers l'abîme. Nina y dormait sans doute, inconsciente du filet de plomb qui se resserrait sur ordre de sa « Tata ». Pour Élise, la petite n'était plus une nièce, mais une fuite dans le barrage érigé contre le chaos.

Il coupa le contact à trois cents mètres de l'entrée. La voiture glissa sur son élan, barque silencieuse sur une mer d'huile, jusqu'à s'immobiliser sous un chêne vert. Le silence retomba, épais. Léo sortit son Beretta, vérifia la chambre d'une pression ferme du pouce. Le froid du métal contre sa paume restait sa seule vérité.

Un craquement de branche. Léo bascula dans une immobilité de statue. Une ombre se détacha du muret : un guetteur de Julien, gamin à peine sorti de l'adolescence, tenant son fusil maladroitement. L'homme ne vit pas Léo surgir. Il ne sentit rien avant que la poigne du lieutenant ne broie sa gorge.

Léo écrasa le canon contre sa tempe. Le choc fit claquer les dents du garçon.

— Si tu t’endors encore une fois, petit, ce ne sera pas le froid qui te réveillera, mais le fer dans ton crâne.

Il le repoussa, dégoûté par cette faiblesse qu'Élise ne tolérerait plus. Il fixa la fenêtre éclairée à l'étage. Derrière le voile des rideaux, la silhouette diaphane de Nina apparut. Une ombre égarée dans un sanctuaire de loups. Léo arma son chien dans l'obscurité ; il n'y avait plus rien à sauver.

# Chapitre 10

## L'Hiver des Paoli

Le givre ne pardonne pas. Dans cette bergerie du Coscione, coincée entre deux crêtes de granit que le vent de nord-est rabote sans relâche, l'air a le goût ferreux du sang séché. Ici, l'honneur n'est plus une rhétorique de salon bastiais. C'est une affaire de calories, de plomb et de regards que l'on fuit pour ne pas y lire sa propre sentence.

Élise était assise sur une caisse de munitions de la Résistance. Le dos contre le mur suintant, elle serrait une tasse d'étain remplie d'une eau saumâtre. Ses yeux ne quittaient pas Julien, prostré près de l'âtre où agonisaient trois bûches de châtaignier. Son frère tremblait. Un spasme rythmique faisait s'entrechoquer ses dents avec un bruit de dés que l'on secoue avant de tout perdre.

— Dors, Julien, murmura Élise. Sa voix était un fil de soie tendu sur le vide. Le sommeil est le seul luxe que les Conti ne taxent pas encore.

Julien releva la tête. Ses pupilles, dilatées par la terreur, mangeaient l'iris. Une goutte de sueur froide traçait un sillon gris sur sa joue mal rasée.

— Ils sont partout, Élise. À Paris, ils ont pris la rue de Ponthieu en dix minutes. Sans Léo au tunnel de l'A14, je serais déjà dans un sac poubelle. Tu entends ? Ce n'est pas le vent. Ce sont les moteurs.

Léo, posté à la lucarne, ne bougea pas. Il démontait son Beretta. Les pièces métalliques cliquetaient sur une toile grasse avec la régularité d'un métronome. Chaque geste du lieutenant était une barrière contre la panique. Il huila le percuteur, l'essuya d'un coup sec, puis remonta l'arme. Le claquement de la culasse fit sursauter

Julien comme une détonation.

— Le vent tourne toutes les vingt minutes, lâcha Léo sans quitter l'horizon de neige. Si un moteur approchait, je le saurais avant que les flocons ne touchent le pare-brise. Reste tranquille.

Élise observa le lieutenant. Elle chercha un tressaillement, une hésitation dans le pouce qui armait le chien. Rien. L'ombre restait de marbre. Mais elle savait que la faim grignote les loyautés : l'estomac est plus bavard que le cœur. Elle se leva, les articulations criant sous l'effort, et inspecta le sac de provisions : trois croûtes de pain, une tranche de pancetta rance.

Un craquement sec déchira l'extérieur, vers l'enclos.

Léo pivota. Le canon de son Beretta s'aligna sur la porte de chêne scellée par le gel. Julien s'effondra, rampant vers le coin sombre, les mains sur les oreilles. Élise ne bougea pas d'un millimètre. Elle glissa sa main droite dans sa poche de laine. Ses doigts se refermèrent sur la crosse du calibre .22. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une fusillade.

— C'est une branche, dit finalement Léo, la voix rauque. La glace l'a faite céder.

Élise relâcha la détente, mais fixa la nuque du lieutenant. Elle pesait le poids de la trahison contre celui de la survie.

— La prochaine fois que tu te jettes à terre comme une bête, Julien, je te loge une balle dans le genou, déclara-t-elle. Un Paoli meurt debout. On n'est pas venus ici pour se cacher, on est venus pour que la forêt nous reconnaisse comme les siens.

Elle retourna s'asseoir. Le silence s'enroula autour de leurs cous comme une corde de chanvre mouillée. Élise fixait les braises. Leur éclat rouge rappelait les impacts de

balles sur le cuir des banquettes, à Paris, le jour du basculement.

— Léo.

Le lieutenant se figea.

— Oui, Élise.

— Si l'un de nous ne voit pas l'aube, pour le bien du nom... est-ce que ta main tremblerait autant que celle de mon frère ?

La question tomba comme un couperet. Julien laissa échapper un gémissement. Léo posa son arme sur le rebord de pierre avec une tendresse obscène.

— La loyauté n'est pas une question de tremblement, Élise. C'est une question de trajectoire. On ne tire pas sur un Paoli pour le plaisir. On le fait pour que le sang ne tache pas le reste de l'histoire.

Soudain, Julien bondit. La digue de sa raison rompit. Il se jeta sur le sac de vivres, renversant la pancetta dans la poussière. Ses doigts griffaient la toile, cherchant la grappa cachée au fond. Ses yeux étaient révulsés.

— On va crever ici ! hurla-t-il. Ils attendent que nos cœurs s'arrêtent pour nous pisser dessus !

D'un mouvement fluide, Élise fut sur lui. Sa main gauche s'abattit sur la nuque de Julien. Sa droite plaqua le canon du .22 contre sa tempe. Le contact du métal froid électrisa le froussard. Julien se figea, le souffle court.

— La peur est une maladie, Julien, chuchota-t-elle à son oreille. Et je n'ai aucune patience pour les infirmes.

Elle appuya le canon, marquant la peau pâle d'un cercle rouge. Léo n'avait pas bougé, mais sa main s'était refermée sur sa crosse. La tension était une étincelle sur une traînée de poudre.

— Relâche-le, Élise, fit Léo d'un ton monocorde. On a besoin de ses mains pour tenir un fusil si la porte cède.

— Ses mains ne tiennent que son propre désastre, répliqua-t-elle.

Elle maintint la pression une minute entière, savourant le pouvoir de vie et de mort. Le froid s'insinuait sous la porte, porteur d'une odeur de terre gelée — le parfum des sépultures improvisées. Finalement, elle écarta le revolver et repoussa Julien d'un geste de dégoût. Il s'effondra comme une poupée de chiffon sur le sol battu.

— La prochaine fois que tu cries, Julien, ce ne sera pas la peur que tu sentiras. Ce sera le plomb.

Elle se rassit et jeta une branche de genévrier sur les cendres. Une flamme vive éclaira son visage sculpté par une cruauté nouvelle. Dehors, le cri d'un rapace déchira la nuit corse. La chasse n'était pas terminée. La forêt, comme Élise, n'acceptait que les sacrifices les plus purs.

# Chapitre 11

## Le Sacrifice de l'Agneau

La pluie sur Bastia n'est pas une bénédiction. C'est un linceul de poisse qui charrie le sel rance et le gasoil du vieux port. Dans l'entrepôt de Lupino, le silence est un bloc solide, seulement entamé par le martèlement de l'eau sur les tôles. Julien est une tache sombre, prostré contre un pilier de béton. À ses pieds, le sac de sport en nylon déborde d'une trahison plus lourde que les liasses de billets.

Léo occupe l'embrasure. Une masse immobile, trahie par l'incandescence rouge de sa cigarette. Il ne sort pas son arme. Le châtiment n'est pas de son ressort.

Élise entre. Ses talons claquent sur le ciment. Un rythme de métronome, sec, sans hâte. Chaque pas grave l'arrêt de mort de son propre sang. Elle s'arrête à trois mètres. Les ombres sculptent son visage, gommant l'empathie de l'avocate qu'elle fut pour ne laisser que l'épure du clan.

— Relève-toi, Julien, dit-elle d'une voix blanche. La dignité est la seule chose qu'ils ne peuvent pas te reprendre. Même si tu as essayé de la brader.

Julien lève les yeux. Son visage est une bouillie de terreur. Ses narines sifflent. Il bafouille un mensonge puénil, une de ces excuses de joueur qui lui servent de boussole depuis l'enfance. Le regard d'Élise l'étrangle.

— Je voulais qu'on s'en sorte, Élise... Ce fric, c'est rien pour les Paoli. Une goutte d'eau dans leur océan de sang.

Élise réduit l'espace. Elle respire l'odeur de sa sueur froide. Elle pose une main

gantée sur sa joue. Ses doigts ont la rigidité du marbre des tombes de leur village.

— Notre père est mort dans un lit d'hôpital parce qu'il croyait en la loyauté. C'est cette même loyauté qui me tient ici ce soir. Tu n'as pas volé de l'argent, Julien. Tu as volé le Nom. C'est une dette que les chiffres n'effacent pas.

Le mouvement est une rupture brutale. Élise saisit Julien par les cheveux et percute son crâne contre le pilier. Un choc sourd. Pas d'esthétique, pas de ralenti. Juste le bruit de la chair qui s'écrase et le gémissement d'un homme qui comprend que le sursis est consommé.

Julien s'effondre. Le nez pisse le sang sur ses mains qui cherchent, aveugles, le manteau de sa sœur. Élise recule d'un pas pour protéger son cuir. Elle fait un signe de tête à Léo. Le lieutenant s'avance, sortant une paire de gants en latex de sa poche. Le crissement du caoutchouc est le dernier avertissement.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle alors que Léo lui broie les bras. Ne ferme pas les yeux. C'est la dernière fois que tu vois le visage d'une Paoli.

Léo maintient Julien au sol avec la neutralité d'un étau. Élise évite la flaque de pisse qui s'élargit sur le béton. Elle ajuste les revers de son manteau de laine. Dans ce silence de cathédrale profane, seule la respiration heurtée de son frère rappelle que la vie s'accroche encore.

— Tu te souviens du couteau de l'oncle Natale ? demande-t-elle. Sa voix glisse comme une lame. Tu avais dix ans. Papa t'a fait tenir une pierre chauffée à blanc pour que tu apprennes ce que coûte une main qui prend sans droit.

Julien secoue la tête, les yeux révoltés. Léo lui presse le visage contre le ciment rugueux, broyant ses lèvres. Le lieutenant attend le signal. Là où les avocats s'effacent, les fossoyeurs prennent le relais.

Élise tend la main. Léo glisse l'acier froid du Beretta dans sa paume. Elle soupèse l'arme. Le clic métallique du chien qu'on arme tranche les derniers liens avec l'humanité commune.

— Le pardon est une vertu civile, Julien, murmure-t-elle en posant le canon sur sa nuque, là où les cheveux blonds sont trempés de sueur. Mais nous ne sommes pas des civils.

Le coup part. Sec. Brutal. Une détonation sourde absorbée par les murs épais. Le corps de Julien sursauta, puis s'affaissa, lourd. Une odeur âcre de poudre et de fer sature l'air. Élise ne cille pas. Elle observe la tache sombre s'étaler sur le béton avec la froideur d'un expert-comptable.

Elle rend l'arme à Léo. Ses doigts ne tremblent pas lorsqu'elle essuie une goutte écarlate sur sa manche. Le sacrifice est consommé. L'affection fraternelle est morte sous le poids d'un devoir qu'elle n'a pas choisi, mais qu'elle habitera jusqu'au bout.

— Brûlez tout, dit-elle en se détournant. Que rien de lui ne reste.

Elle sort dans la nuit. L'air du maquis fouette son visage. Elle comprend que le pouvoir n'est pas une ascension, mais une solitude absolue. Ses talons claquent à nouveau, réguliers, impitoyables, alors qu'elle s'enfonce dans l'obscurité. Elle laisse derrière elle l'enfant qu'elle était, et l'homme qu'elle a dû détruire pour devenir une reine.

# Chapitre 12

## La Solitude de l'Échafaud

L'aube ne parvenait pas à dissiper l'odeur de suie imprégnant les tentures du bureau. La matriarche fit rouler le verre de vieux marc entre ses paumes, observant les volutes de son cigare s'élever. À quarante-cinq ans, elle portait un siècle de vendetta sur ses épaules ; chaque craquement de la bâtisse corse sonnait comme une sentence.

La porte gronda. Un gémissement de bois sec fit tressaillir l'ombre de Léo, immobile dans le coin. Nina entra. Ses bottes de cuir laissaient des traces de boue grasse sur le tapis d'Orient. Elle ne demanda pas la permission. Ses ongles étaient encore bordés d'un liseré sombre, reste du sang séché de son premier contrat.

— C'est fait, ma tante, dit-elle. Sa voix n'avait plus aucune vibration humaine.

L'aînée leva les yeux, cherchant dans le regard de sa nièce un vestige des vergers de châtaigniers de leur enfance. Elle n'y trouva que la fixité d'une douille percutée.

— Le fils Orsini avait-il ses enfants avec lui ? demanda-t-elle, la gorge éraillée par les silences forcés.

Nina s'approcha de la table. Elle posa ses mains à plat sur le bois précieux, juste à côté du Code pénal que sa tante gardait comme une relique. Un souvenir du temps où la justice se rendait avec des mots et non avec du plomb de chasse.

— Les enfants grandissent, et les louveteaux finissent par mordre si on ne les étouffe pas dans le berceau.

La jeune femme sortit un cran d'arrêt. Elle commença à gratter la lame machinalement. Le silence retomba, lourd, tandis que le vent s'engouffrait dans les anfractuosités du maquis. Élise sentit la nausée familière lui nouer l'estomac. Elle avait voulu transformer cet héritage sauvage en un empire structuré ; elle n'avait réussi qu'à forger un monstre plus précis qu'elle.

— Tu parles comme un boucher, Nina. Pas comme une Paoli.

D'un mouvement sec, la lame se planta dans le bureau. Le métal vibra entre elles.

— Les Paoli sont des bouchers depuis que tu as décidé que notre nom valait plus que nos âmes.

Léo fit un pas, la main sur la crosse de son Beretta. Un geste de la doyenne l'arrêta. Elle s'approcha de sa nièce, humant l'odeur métallique de la poudre noire qui émanait de sa veste. Elle posa une main sur la joue de la jeune fille. Une caresse de mourant.

— Le pouvoir est une chambre vide, ma petite. Tu crois régner, mais tu ne fais qu'attendre le prochain bourreau.

Nina ne cilla pas. Elle tourna les talons, laissant sa tante face à son échec, tandis que les premières lueurs du jour éclairaient les montagnes. Dans l'ombre de la bibliothèque, Léo semblait n'être qu'une gargouille de cuir. Il s'avança dans le cercle de lumière, ses gants craquant avec une netteté obscène.

— Elle a le bras long, murmura-t-il, sa voix comme une pierre roulant au fond d'un puits. Les Orsini ne feront pas de deuil. Ils vont brûler les vergers. Nina n'a pas seulement tué des héritiers, elle a assassiné la trêve.

Il posa un dossier noir sur le bureau. L'humidité y avait laissé une trace poisseuse. Les photos à l'intérieur montraient des corps alignés avec une précision chirurgicale.

Une signature. La nausée revint, violente, mais la doyenne la ravala. Elle comprit que sa nièce cherchait à consumer le clan dans un brasier qu'aucune pluie ne pourrait éteindre.

Soudain, un hurlement de moteur déchira la quiétude. Des phares balayèrent les murs de pierre. Un convoi de pick-ups noirs entra dans la cour.

— Ils sont venus pour l'onction, dit Léo en sortant son arme.

Elle se leva, redressant son buste. Dans la cour, Nina se tenait devant ses hommes, le visage barbouillé de suie. Elle tenait une tête de sanglier dont le sang gouttait sur les dalles de marbre.

— La vieille garde meurt ! cria la jeune femme. Et les loups ne mangent pas de pain.

Sans un mot, la tante s'approcha. Elle asséna une gifle si violente que le claquement résonna contre les collines. Le silence qui suivit fut plus terrifiant qu'une fusillade. Nina ne recula pas. Elle lécha le sang sur sa lèvre, ses yeux brillant de l'éclat du pouvoir pur.

— Tu m'as appris à ne jamais laisser un ennemi respirer, souffla Nina en jetant la tête de l'animal aux pieds de son aînée. Pourquoi fais-tu exception pour toi-même ?

L'air devint irrespirable, chargé d'ozone et de haine. Élise tourna le dos à la meute. Elle marcha vers l'obscurité de la maison, consciente que chaque pas l'éloignait du monde des vivants. Elle n'était plus une reine ; elle n'était plus qu'une relique encombrante dans le temple de la violence nouvelle.

# Chapitre 13

## Le Baiser de la Fin

L'encre s'étalait encore sur le vélin, une flaque visqueuse qui piégeait les reflets de la lampe à huile tandis que le silence, dense et granuleux, s'installait entre les murs de pierre sèche. Par la fenêtre entrouverte, les rafales venues du port charriaient des effluves de gazole et de sel marin, cette amertume de la côte qui s'incrustait sous les ongles des Paoli bien après qu'ils aient quitté les docks pour les salons de la haute société.

Mazzoni, le lieutenant des Marseillais, fit glisser son stylo dans la doublure de sa veste avec une précision mécanique, évitant de froisser l'étoffe grise. Il esquissa une grimace qui se voulait cordiale, mais son regard restait fixe, deux pupilles ternes qui étudiaient chaque micro-expression sur les traits figés d'Élise.

— C'est un document qui scelle notre avenir, Élise, articula-t-il en lissant le revers de sa manche d'un geste machinal qui trahissait une impatience contenue. Nous gérons les grues et les conteneurs, tu conserves les bergeries et la loyauté des familles de l'intérieur, ce qui constitue une sortie honorable pour quelqu'un qui n'a plus personne pour tenir les fusils.

Élise resta immobile, ses phalanges blanchissant contre le rebord massif du bureau en châtaignier dont elle sentait les rainures irrégulières sous sa peau. Elle mesurait la portée de cet acte : une capitulation déguisée en partenariat commercial, le genre de papier qui permet de mourir dans son lit plutôt que dans un fossé, pourvu que l'on accepte de ne plus jamais porter la tête haute.

— La loyauté n'est pas une monnaie d'échange que l'on dépose à la banque, Mazzoni,

elle se forge dans le fer et se vérifie quand le plomb commence à siffler aux oreilles des traîtres, rétorqua-t-elle d'une voix si basse qu'il dut se pencher pour l'entendre.

Dans la pénombre, Léo se détacha du mur, le frottement de son blouson de cuir contre le bois de la bibliothèque agissant comme un déclencheur électrique. Le garde du corps de Mazzoni amorça un mouvement vers son holster, mais Léo, dans une explosion de célérité pure, s'empara d'un coupe-papier en bronze et le projeta vers l'avant. La lame s'enfonça dans le dos de la main du garde avec un craquement de métacarpes broyés, le clouant net contre le montant de la porte. Léo bondit, plaqua sa paume sur les mâchoires de l'homme pour étouffer le hurlement de douleur, tandis qu'un filet de sang rubis commençait à couler le long de la boiserie vernie.

— Personne ne sort son arme sans en avoir reçu l'ordre explicite de la Reine, souffla Léo à l'adresse de Mazzoni qui s'était levé brusquement, renversant sa chaise dans un fracas sourd.

Élise esquissa un signe de tête presque imperceptible, autorisant le relâchement de la pression. Léo retira brutalement la lame et l'homme s'effondra, serrant son membre mutilé contre sa poitrine, le souffle court mais incapable de proférer la moindre insulte. La brutalité du geste avait redessiné la géographie de la pièce, transformant la négociation en une démonstration de force brute.

— Partez maintenant, Nina va vous escorter jusqu'au bas de la propriété où vos chauffeurs attendent.

Nina se détacha des ombres près des rayonnages de livres anciens, sa robe noire épousant ses mouvements souples alors qu'elle s'avancait dans la lumière. Son visage, d'ordinaire empreint d'une douceur juvénile, s'était durci, les muscles de sa mâchoire saillant sous l'effet d'une résolution nouvelle. Elle ignore l'homme au sol pour se concentrer uniquement sur les mains d'Élise, cherchant à décoder la suite des événements.

Une fois les intrus sortis, l'odeur métallique de l'hémoglobine se mêla à la fumée des cigares qui imprégnait les rideaux de velours. Élise se leva, ses articulations craquant légèrement, et invita Nina à se placer derrière le grand meuble de travail qui avait vu passer trois générations de chefs.

— Observe ce bois, Nina, murmura Élise en tapotant la surface balafrée par le temps et les accidents de parcours. Ce n'est pas un siège de commandement, c'est un billot où tu devras trancher les liens qui te retiennent à ta vie d'avant pour que le nom des Paoli continue d'exister. Ce traité n'est qu'un leurre, un piège à loups que je tends à ces marseillais trop sûrs de leur logistique, oubliant que la montagne finit toujours par dévorer ceux qui ne savent pas lire ses sentiers.

Elle sortit de sa poche une clé de coffre, un morceau de fer noirci par l'usure, et la posa lourdement sur le parchemin signé.

— Ton père a fui, Julien s'est perdu dans les vapeurs de l'alcool, et moi, je sens le froid gagner mes os chaque soir un peu plus, ajouta-t-elle en fixant Nina avec une intensité qui semblait lui transpercer le crâne. Ce fardeau que je dépose sur tes épaules t'empêchera de dormir, il te fera haïr ton propre reflet chaque fois que tu devras donner une consigne de mort, mais sache que chez nous, on ne cherche pas le pardon, on cherche la survie.

Nina referma ses doigts sur la clé, sentant le métal froid s'imprimer dans sa chair, une douleur bienvenue qui l'ancrait dans la réalité brutale du moment. Elle comprit que le baiser que sa tante déposa sur son front était un sceau, l'acte final d'une passation qui l'arrachait définitivement au monde des innocents.

Le silence reprit ses droits, seulement troublé par le crépitement d'une bûche dans l'âtre, tandis que Léo sortait un carré de soie pour essuyer les projections de sang sur le bureau avec une application chirurgicale.

Élise se posta devant la vitre, observant les lumières de la ville qui oscillaient dans le lointain, semblables à des braises prêtes à s'éteindre sous la pluie.

— Tu sens cette tension, Nina ? demanda-t-elle sans se détourner, sa voix n'étant plus qu'un sifflement glacé. Ce n'est pas l'orage qui vient, c'est le craquement d'une dynastie qui se transforme. Les Marseillais pensent avoir acheté notre silence, mais ils n'ont acquis qu'un billet pour une destination qu'ils ne soupçonnent pas encore.

Nina desserra les poings, contemplant la marque rouge gravée dans sa paume par la clé de fer. Elle fit un pas, le craquement du parquet sous ses bottines résonnant comme une prise de possession du territoire.

— Pourquoi me confier cette responsabilité maintenant, alors que le sang de l'un de leurs hommes macule encore ton plancher ? demanda-t-elle, sa respiration heurtant sa cage thoracique comme un animal traqué. Si le pacte est conclu, si le territoire est partagé, à quoi sert cette démonstration de cruauté ?

Élise se retourna avec une vivacité surprenante, ses doigts griffus saisissant le menton de sa nièce pour l'obliger à affronter son regard dénué de toute pitié.

— Parce que la paix n'est qu'un intermède tactique que les chefs utilisent pour recharger leurs chargeurs.

La porte pivota lourdement, laissant entrer Julien qui titubait, l'odeur de pastis et de sueur rance le précédant comme une signature de sa déchéance. Il balaya la pièce d'un regard trouble, s'arrêtant sur la tache sombre qui imbibait le bois précieux avant de ricaner avec une amertume qui lui tordit les lèvres.

— Tu as donc signé l'arrêt de mort de notre héritage, Élise, cracha-t-il en s'appuyant contre le cadre de la porte pour ne pas tomber. Tu as vendu nos routes et nos hommes à ces types du continent pour pouvoir continuer à lire tes bouquins en paix.

Léo s'avança d'un pas, une ombre prête à l'étrangler, mais Élise l'immobilisa d'un geste sec du poignet. Elle marcha vers son frère, sa silhouette se découpant contre la lueur des bougies comme une menace ancienne sortie de la roche.

— J'ai sauvé ce que ton incompétence notoire avait déjà commencé à dilapider dans les tripots de la côte, Julien, répliqua-t-elle avec une précision venimeuse. Ta faiblesse nous a rendu vulnérables, elle a autorisé l'audace de Mazzoni, alors ne parle pas de vente quand tu as déjà tout perdu au tapis vert.

D'un mouvement brusque, Élise abattit sa main sur la joue de son frère, un claquement sec qui fit vibrer l'air de la bibliothèque. Julien encaissa le coup, la tête basculante, le rouge montant à son visage tandis que ses yeux cherchaient une échappatoire dans le vide.

— Nina, ordonna Élise sans cesser de fixer l'ivrogne. Ouvre le tiroir latéral du bureau et sors le Smith & Wesson.

Le calme devint absolu, pesant comme une dalle de marbre sur les épaules de Nina qui hésitait, ses doigts frôlant encore la clé de fer. Elle obéit, tirant le tiroir dont les glissières gémirent, et saisit la crosse quadrillée de l'arme, sentant le poids de l'acier et l'odeur de l'huile de graissage.

— Ton oncle représente le passé, cette partie gangrenée du clan qui nous entraînera dans la tombe si nous ne pratiquons pas l'ablation immédiate, poursuivit Élise d'une voix presque caressante. Un chef qui ne sait pas purger son propre sang perd le droit de commander aux autres.

Julien recula, ses talons heurtant le tapis, ses mains s'agitant dans un geste de dénégation pathétique alors que la réalité de sa situation lui sautait à la gorge.

— Élise, par pitié... bafouilla-t-il, les larmes brouillant sa vision. On a grandi dans la même maison, on a le même nom.

— Le sang est une charge, Julien, pas une excuse.

Elle se tourna vers Nina, l'encourageant d'un hochement de tête impitoyable. La jeune femme leva l'arme, ses bras tremblant d'abord avant de se verrouiller sous le regard de sa tante. Dans le viseur, elle ne voyait plus son oncle, mais la faiblesse qui risquait de tout anéantir.

— Tire, Nina, trancha Élise. Nettoie la lignée.

Le coup de feu éclata, une détonation sourde qui satura l'espace et projeta Julien contre la porte dans un fracas d'os brisés. La fumée de la poudre se répandit lentement, étouffant les derniers effluves de tabac, alors que Nina restait là, le bras tendu, le recul de l'arme vibrant encore dans son épaule. La transition était achevée, écrite dans le sang de la famille, et sur le bureau, le traité des Marseillais commençait déjà à s'imbiber d'une nouvelle tache, plus sombre et plus définitive que l'encre.

# Chapitre 14

## L'Ombre de la Justice

Asseyez-vous. Buvez ce verre, mais ne laissez pas l'alcool lisser les bords de votre jugement. On ne parle pas ici de vendetta de bas étage ou de fureur aveugle, mais d'une purge mécanique, l'ablation d'un organe corrompu pour que le reste de la structure tienne encore un hiver. Élise était la tête, l'architecte de nos montages financiers et la gardienne de nos codes, tandis que Léo n'était que l'exécuteur des basses œuvres, l'outil froid qui s'assure que la loi du clan ne devienne pas une simple suggestion. Regardez bien comment l'acier percute l'os quand la parole ne suffit plus à combler le vide.

\*\*\*

Le vent de mer giflait les falaises de Bonifacio avec une régularité de métronome, arrachant aux buissons de lentisque une odeur amère de sève broyée. Élise Paoli se tenait à l'endroit exact où le calcaire blanc s'effrite au-dessus des remous indigo, les pieds ancrés dans la poussière sans que la morsure du sel sur sa peau ne la fasse ciller. Derrière elle, le bloc moteur de la Range Rover craquait sous l'effet de la rétractation thermique, un cliquetis métallique qui rythmait l'attente dans cette lande désolée. Léo restait immobile près de la portière, une masse sombre dont les phalanges jouaient nerveusement avec le cuir de ses gants de tir.

— Le ciel est délavé ce soir, dit Élise sans offrir son visage au vent. On pourrait presque oublier la crasse qu'on trimballe sous les ongles.

Léo ne répondit rien ; il progressa sur le tapis d'aiguilles de pins, ses semelles de gomme étouffant chaque craquement pour ne pas briser l'atmosphère pesante qui

s'était installée depuis Bastia. Il savait que chaque mètre gagné réduisait le champ des possibles et que la décision du conseil pesait désormais plus lourd que son propre dévouement. Le clan ne demandait pas un avis, il exigeait une soustraction chirurgicale dont il était le scalpel désigné.

— Le monde ne change pas de couleur, Élise, finit-il par lâcher d'une voix que le tabac et la fatigue avaient rendue aussi tranchante qu'une lame émoussée. On a juste arrêté de cligner des yeux quand la lumière est devenue trop forte.

Elle laissa échapper un rire sec, un bruit de gorge qui mourut instantanément dans les rafales. Elle se tourna, son profil de médaille ancienne découpé par la lune, révélant le regard d'une femme qui avait passé trop d'années à lire entre les lignes des dossiers d'instruction pour ignorer la sentence qui venait de tomber. Elle comprenait la logique du sang : on ne gère pas un empire de l'ombre sans finir par être dévoré par les ténèbres que l'on a soi-même engendrées.

— Julien est un poids mort, Léo. Sans mon nom pour le couvrir, il finira dans un fossé avant la fin de la semaine, et tu le sais mieux que quiconque.

Léo s'arrêta à deux pas, sa main droite plongeant sous le revers de sa veste avec une économie de mouvement acquise dans les stands de tir clandestins de la Plaine orientale. Le Beretta 92FS glissa hors du holster, lourd et froid, une masse de polymère et d'acier chargée d'une unique munition à pointe creuse. La sensation du quadrillage de la crosse contre sa paume était la seule certitude qui lui restait dans ce décor de fin du monde.

— Julien est peut-être faible, mais il est le sang des Paoli, alors que tu es devenue la gangrène qui paralyse le système, trancha-t-il avec une froideur bureaucratique. Ce n'est pas une exécution, c'est un retrait de licence.

Il combla la dernière distance, son ombre dévorant celle d'Élise. L'odeur de son

parfum, un jasmin capiteux mêlé aux effluves d'huile de moteur, le frappa au visage alors qu'elle inclinait la tête pour offrir sa nuque à la nuit. Le calme se fit total, une suspension de l'existence entre deux compressions thoraciques. Le geste fut foudroyant : le canon vint s'écraser sur l'atlas, la première vertèbre, là où la rupture nerveuse est instantanée.

Le coup de feu tonna, une détonation brève qui imprima la silhouette d'Élise sur la rétine du tueur avant que le corps ne bascule, désarticulé, vers les récifs noirs en contrebas. Le sang tacha le calcaire, une encre sombre qui s'infiltrait dans les failles de la roche corse comme pour y sceller un dernier secret. Léo resta là, le bras ballant, observant la douille de 9mm qui fumait au sol, tandis que l'horizon restait désespérément muet face à ce nouveau règne.

Il ramassa le laiton brûlant, le glissant machinalement dans sa poche où il heurta son briquet avec un tintement métallique. La mer continuait son travail de sape contre la falaise, indifférente aux drames humains qui se jouaient sur ses hauteurs. Il fit demi-tour, ses pas plus lourds, et rejoignit la voiture où Julien attendait, recroquevillé sur le siège passager, le visage livide éclairé par la braise vacillante d'une cigarette.

— C'est terminé ? demanda le frère, sa voix n'étant plus qu'un souffle haché par la terreur.

Léo enfonça la clé de contact, le moteur diesel s'ébrouant avec un grondement sourd qui fit vibrer l'habitacle et les os des deux hommes.

— C'est terminé, gamin, répondit-il en engageant la première avec une précision brutale. Maintenant, tu vas te redresser, tu vas essuyer cette sueur et tu vas apprendre à diriger comme si ton cœur était une pièce de moteur en fonte. La Reine a passé la main, et c'est toi qui vas porter le fardeau désormais, que tu le veuilles ou non.

Il relâcha l'embrayage, les pneus crissant sur le gravier avant de mordre l'asphalte de

la route sinueuse. Julien ne dit plus un mot, ses doigts tremblants écrasant son mégot dans le cendrier saturé alors que Léo maintenait un régime moteur élevé pour chasser les fantômes de la falaise. Derrière eux, une lueur pourpre commençait à déchirer l'obscurité, une blessure dans le ciel qui rappelait que chaque aube, dans leur monde, se payait au prix fort.

# Chapitre 15

## Un Goût de Cendre

Le bureau de Bastia empestait le tabac froid et la cire, une odeur de vieux pouvoir incrustée dans l'acajou bien avant que les premières gouttes de sang n'en ternissent le vernis. Nina restait immobile, le bout de l'index suivant la découpe d'un cendrier en cristal massif où une cigarette s'achevait en une colonne de cendres parfaitement droite. Par la fenêtre étroite, l'horizon n'était qu'une barre de fer gris entre la mer et le ciel, une limite qu'aucun cargo des Paoli ne franchirait plus avec l'arrogance des années de conquête.

Léo entra sans frapper, ses semelles de cuir lourd s'enfonçant dans l'épaisseur du tapis sans un bruit. Il s'arrêta à trois pas exactement du bureau, les mains croisées sur son ceinturon, respectant cette liturgie du silence que Nina imposait désormais comme une mesure de sécurité.

— Le cousin de Sartène s'agite dans l'antichambre, lâcha-t-il d'une voix que le tabac avait réduite à un râle sec. Il prétend que les dettes de son père sont restées sous le pont du Golu, avec le corps.

Nina fit pivoter son fauteuil, le cuir grinçant sous son poids léger comme une articulation mal huilée. Ses yeux, deux billes d'onyx fixe, accrochèrent le regard de Léo pour y chercher une hésitation, mais le lieutenant ne montrait que la passivité froide des exécutants.

— Les dettes des Paoli ne s'effacent pas, Léo, car si nous laissons un seul fil s'effiloche, c'est tout le linceul de la famille qui se détricote. Fais-le entrer, mais assure-toi qu'il comprenne que chaque mot qu'il prononcera ici est un crédit que je lui

accorde sur sa propre vie.

L'homme qui pénétra dans la pièce exhalait une sueur acide qui tranchait avec le parfum de myrte flottant dans le couloir. Il se mit à parler nerveusement, les mains s'agitant devant lui comme pour écarter un danger invisible, invoquant le sang, l'honneur et la misère des bergeries de l'Alta Rocca. Nina l'écoutait sans un battement de cils, le visage fermé, jusqu'à ce que le jeune homme commette l'erreur de poser sa main tremblante sur le rebord du bureau, une familiarité physique que le code de la maison interdisait formellement.

Le mouvement fut chirurgical : Nina se leva d'un bond et abattit un coupe-papier en argent massif au centre de la main du cousin, le clouant net au bois précieux. Le cri de l'homme fut étouffé instantanément par la paume gantée de Léo qui lui broya la mâchoire, maintenant le corps secoué de spasmes contre le bureau tandis que le sang commençait à imbiber les dossiers de comptabilité étalés sous la lame. Nina se pencha, saisissant le menton du blessé pour l'obliger à la regarder en face.

— Tu parles d'honneur alors que tes poches sont pleines de l'argent de nos rivaux, murmura-t-elle, son souffle heurtant le visage livide du garçon. Le respect n'est pas une monnaie que l'on discute, c'est l'oxygène qui te permet de rester debout dans cette ville.

Elle retira la lame d'un coup sec, sans un regard pour la plaie béante, et se rassit tandis que Léo traînait l'homme vers la sortie, ses talons laissant deux sillons sombres sur la laine du tapis. Elle reprit sa contemplation de la mer, le goût de la cendre lui asséchant la gorge, consciente que chaque traître éliminé renforçait les murs de sa prison de marbre. Léo revint quelques minutes plus tard avec une bassine d'eau claire et un linge rêche.

Il s'agenouilla sans dire un mot pour frotter les stigmates pourpres sur le vernis du bureau, ses mains calleuses agissant avec la régularité d'un métronome jusqu'à ce que

la surface reflète à nouveau le plafond bas de la pièce. L'odeur métallique du sang frais luttait contre les effluves de tabac, un mélange que Nina identifiait désormais comme le parfum unique de sa légitimité.

— Il ne parlera plus, finit par dire Léo sans lever la tête, sa voix n'étant qu'un souffle dans l'immensité vide de la demeure ancestrale. Mais à Sartène, ils n'oublieront pas que tu as versé le sang d'un des leurs entre ces murs, même pour une trahison avérée.

Nina laissa s'échapper une dernière volute de fumée bleue qui se perdit dans les ombres des boiseries. Elle sentait le poids de l'héritage sur ses épaules, une armure de plomb qui la protégeait autant qu'elle l'écrasait, lui rappelant que le trône des Paoli n'était qu'un échafaud déguisé en siège de cuir.

— Sartène est un champ de ruines, Léo, et j'ai déjà prévu assez de chaux pour y enterrer la moitié de la province si la contestation dépasse le cadre des murmures. Ce n'est pas la haine des autres qui m'empêche de dormir, c'est le silence de ceux qui ne sont plus là pour me donner tort.

Elle se leva et s'approcha de la vitre où le crépuscule finissait de dévorer les toits de la citadelle. En bas, dans la cour pavée, elle devinait les silhouettes de ses hommes, des spectres armés veillant sur un empire de secrets, liés à elle par une loyauté qui tenait davantage de la terreur que de l'affection.

— Prépare la voiture pour demain à l'aube, ordonna-t-elle sans se retourner, sa voix tranchante comme un rasoir. Nous irons saluer les anciens dans le maquis ; il est temps qu'ils comprennent que si la branche a été élaguée, la racine, elle, a toujours soif.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "LA DERNIÈRE PAOLI"*

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)